



TOUL EN JUIN 40

UNE VILLE DE L'EST DANS LA TOURMENTE



BERNARD HUMBERT

Études Toulaises, 1980, 18, 1-19

SOMMAIRE

PREAMBULE	3
LISTE DES TEMOINS	6
I. LA DEBACLE	
A. Causes extérieures	7
— <i>La situation politique et militaire</i>	7
— <i>Les moyens d'information régionaux et locaux</i>	10
— <i>Le traître de Stuttgart</i>	11
— <i>La cinquième colonne</i>	11
B. Causes immédiates	12
— <i>Préparatifs et montée de la peur</i>	12
— <i>Le départ des administrations et des corps d'armée</i>	13
— <i>Les bombardements du 14 juin</i>	14
C. Les Toulousains en exode	15
— <i>Les moyens de locomotion</i>	15
— <i>Le départ des cheminots</i>	16
— <i>Destins divers</i>	18
II. LA VIE QUOTIDIENNE A TOUL DU 14 AU 19 JUIN.	
A. La population	20
— <i>Les autochtones</i>	20
— <i>Les réfugiés</i>	21
— <i>Les soldats en déroute</i>	21
B. Problèmes de ravitaillement et pillages	22
— <i>A la recherche de pain : la « concentration »</i>	22
— <i>Boulangers de fortune</i>	24
— <i>Les pillages : Gravel et Baehr</i>	24
III. EN MARGE DE LA « BATAILLE DE TOUL ».	
A. Où la bataille devient Toulousaine	26
— <i>Les abris</i>	26
— <i>Mitrailages et bombardements préliminaires</i>	27
— <i>L'entrée des Allemands</i>	28
— <i>Actions de résistance</i>	30
B. L'épisode tragique du 19 juin	32
— <i>Le rassemblement des otages</i>	32
— <i>Les explosions</i>	32
— <i>Un lourd bilan</i>	33
C. La cathédrale Saint-Etienne dégradée	37
— <i>La bataille se déplace vers le sud</i>	38
— <i>La ville bombardée</i>	38
— <i>La cathédrale désignée comme cible</i>	39
— <i>L'incendie de l'édifice</i>	40
— <i>Tentatives désespérées des Toulousains</i>	41
D. La ville incendiée	42
— <i>Causes et chronologie</i>	42
— <i>Tentatives d'intervention des habitants</i>	43
— <i>Bilan</i>	43
IV. LA VIE QUOTIDIENNE A TOUL APRES LE 19 JUIN.	
— <i>Mise en place du dispositif d'occupation</i>	48
— <i>Les relations armée allemande-civils</i>	50
— <i>Les problèmes d'alimentation</i>	51
— <i>Le retour des Toulousains</i>	52
EN GUISE DE CONCLUSION	54

PREAMBULE

EXPOSÉ DES INTENTIONS.

Fallait-il écrire l'histoire des événements tragiques qui se sont déroulés à Toul au cours du mois de juin 1940 et plus précisément lors de la tristement célèbre bataille des « *Cinq jours de Toul* » ? Si on se contente d'analyser les faits militaires relatifs à cet événement, on peut avec avantage, se reporter à l'ouvrage que P. Ordioni publia en 1967 (a). Nous y ferons, d'ailleurs, souvent référence. « *P. Ordioni, qui a participé à ces combats comme lieutenant de réserve, nous les a fait vivre au milieu de ces Bourguignons, Berrichons et Parisiens, encadrés d'instituteurs, de prêtres, d'aristocrates, de négociants en vins, d'officier d'active : ce monde encore solide qu'on appelait alors la nation armée. Une page méconnue de la résistance militaire au cours de la campagne de juin 1940* ». Ainsi s'exprime l'éditeur, dans l'encadré de couverture de l'ouvrage de cet écrivain. Ordioni a le mérite, en effet, d'avoir su exprimer à travers les événements militaires de cette campagne, les états d'âme de ces soldats, en majorité issus de la « réserve » et qui devaient, par dizaines, mourir dans notre région sans avoir toujours bien assimilé les raisons profondes de leur sacrifice.

« *Résistance militaire* », « *campagne de juin 40* » voilà bien campé le sujet. Lorsqu'on consulte la bibliographique, tant scientifique que de vulgarisation, consacrée à la deuxième guerre mondiale, force est de constater que, au milieu de l'écrasant privilège accordé aux récits militaires, du moins en ce qui concerne les temps extrêmes de cette période, ceux consacrés à la période de libération de notre pays par les forces alliées, priment, et de loin, ceux évoquant l'offensive allemande du printemps 1940.

Et les civils, et les villes...? Il en est, le plus souvent, peu question. A l'exception des actions civiles qui ont une incidence directe sur le déroulement d'une action militaire, comme, par exemple chez Ordioni, l'exode gênant la progression vers le sud des armées françaises (b), l'évocation des souffrances des populations et des villes n'est en général qu'ébauchée.

C'est pour répondre à cette double question que nous avons entrepris ce travail. Ainsi en marge des événements militaires que nous ne pouvons ignorer, laissant aux spécialistes le soin d'étudier les incidences des mouvements stratégiques; sans nous engager, en outre, sur le chemin

(a) ORDIONI (Pierre).— *Les cinq jours de Toul (du 18 au 22 juin 1940)*, Paris, 1967, 277 p., cartes et h. t.

(b) ORDIONI, *ouv. cité*, p., 58, 67...

hasardeux des explications, avons-nous collationné un maximum de témoignages permettant de reconstituer l'histoire de la ville et de la population toulouise durant ces évènements.

Passionné d'histoire locale depuis toujours, j'ai entendu à maintes reprises des relations diverses concernant la « bataille ». Mais j'ai pu constater que fréquemment la chronologie était absente de ces témoignages et surtout, qu'ils ne permettaient de reconstituer qu'une vue très fractionnée des évènements, chacun les ayant vécu dans un environnement limité à la cave-abri, voire au quartier. Seul une collection élargie pouvait, à notre sens, permettre de dégager une vue plus synthétique de cette époque.

Néanmoins il est nécessaire d'affirmer que le texte qui va suivre ne constitue pas une véritable analyse historique. Si, historien de formation et antiquisant de spécialité, j'ai étudié cette question, c'est pour tenter de répondre aux nombreuses interrogations suscitées par cette tragédie. Pour les résoudre avec le maximum de rigueur historique, il faudrait y consacrer plusieurs années, consulter des centaines de témoins, confronter les témoignages civils et militaires, effectuer des analyses psychologiques de ces récits, visiter les archives civiles et militaires, françaises et allemandes, en résumé réaliser une recherche exhaustive qui dépasse notre compétence.

On se sera plus modestement contenté de collationner des témoignages et de les publier, les fixant ainsi pour des travaux historiques futurs. Il s'agit donc plutôt d'un reportage de type journalistique que d'une histoire proprement dite. Les témoignages classés et réunis y sont largement cités. On s'est généralement abstenu de porter des

jugements, tant l'impartialité est délicate à imposer sur ces sujets. Tout au plus s'est-on appliqué à formuler des hypothèses, laissant au lecteur le soin d'apprécier. On aura concentré nos efforts d'une part sur la détermination chronologique des évènements en fonction des combats adjacents, d'autre part sur la recherche, non exhaustive néanmoins, de renseignements, complémentaires aux témoignages, tirés de services d'archives divers.

EXPOSÉ DES MÉTHODES.

La recherche des sources

a comporté trois époques :

1. Réunions publiques (a) au cours desquelles des images de la ville détruite furent présentées. Elles ont permis d'une part de nous révéler l'identité de ceux qui pouvaient évoquer leurs propres souvenirs et qui seraient rencontrés individuellement. D'autre part ces personnes représentant par leurs relations personnelles un collège de connaissances, augmentèrent le nombre de témoins. Certains acceptèrent même de servir d'intermédiaires dans mes recherches, en organisant de petites réunions. Enfin, ces rencontres, outre qu'elles permirent des identifications de quartiers en ruines qui nous étaient, né après la guerre, impossibles, provoquèrent des réactions dont on a tenu compte.
2. Vint ensuite le long et délicat travail du *rassemblement des témoignages*. Pendant plusieurs mois nous avons contacté une cinquantaine de personnes. Nous n'avons pu rencontrer tous ceux qui ont vécu cette époque, soit qu'ils ne se soient pas manifestés après les multiples appels formulés par voie de presse, soit que, par manque de temps, nous ayons du en différer la rencontre.

(a) Le 9 octobre 1979 une conférence mensuelle du Cercle d'Etudes fut consacrée à ce sujet, alors qu'en décembre, le mercredi 12, se tint une permanence publique, rue Beranger toute l'après-midi, où une dizaine de témoins se présentèrent.

Chaque témoignage, enregistré sur cassette devait être transcrit, puis analysé et enfin, classé par éléments s'intégrant dans une chronologie qui ne se dégagea qu'au fur et à mesure de leur collection.

Evidemment cet ensemble de récits pose de nombreux problèmes liés à la psychologie, à l'âge, au sexe des témoins mais aussi à l'état de leur mémoire.

Ainsi avons-nous constaté que nos témoins oculaires étaient en majorité des femmes, les hommes étant, pour les plus nombreux, engagés militairement. Aussi les femmes nous font-elles part, souvent, de leurs soucis domestiques ou affectifs. Un certain nombre de témoins avaient moins de 15 ans en juin 1940. Nous n'avons pas éliminé ces souvenirs, riches qu'ils sont en observations propres aux enfants qui ne réagissent pas de la même manière que des adultes responsables. Beaucoup ont manifesté honnêtement leurs regrets d'avoir, quarante ans plus tard, des « trous de mémoire ». Enfin avons-nous essayé de ne pas tenir compte de réactions partiales face à tel ou tel fait dont l'explication s'établit au niveau des mentalités. Il nous semble d'ailleurs que ces réflexions furent peu nombreuses.

Notre recherche de témoins a consisté aussi à couvrir le maximum de secteurs géographiques en raison du fractionnement évoqué plus haut.

Finalement après avoir fait preuve d'un maximum d'objectivité, obtenu souvent par la méthode statistique, nous avons classé ces récits avant de les réunir dans le texte qui suit.

On trouvera une liste des témoins rencontrés, portant en annexe leur âge, lorsqu'il est connu, en juin 1940. Chaque

témoignage est rapporté dans le texte, suivi, pour ne pas alourdir la rédaction, d'un numéro correspondant à cette liste.

3. Lorsque les témoignages ont fait apparaître des interrogations dont les solutions pouvaient être obtenues auprès de services d'archives, des *recherches complémentaires* furent effectuées. Citons brièvement les procès-verbaux des réunions du conseil municipal, les registres d'état-civil (naissance et décès), les registres d'entrée de l'hôpital Saint-Charles, et les archives journalistiques...

Ces investigations terminées, quoique nous n'oublions pas leur caractère incomplet, la rédaction proprement dite a pu commencer faisant apparaître encore maintes incertitudes, mais ayant à notre sens, l'avantage de contribuer à une connaissance synthétique des contrecoups civils de la « bataille de Toul ».

Nous nous excusons, d'avoir exposé si longuement nos buts et nos méthodes. Mais étant convaincu qu'une contribution historique n'est jamais terminée, cet exposé doit permettre à chacun d'apprécier les avantages et les faiblesses de notre travail pour une critique constructive.

Qu'il nous soit permis, en terminant, de remercier pour leur fructueuse collaboration, en particulier :

- Les témoins dont les noms sont cités page suivante ;
- Les services administratifs et techniques de la Ville de Toul ;
- L'Est Républicain qui a relaté fréquemment la progression de nos recherches.

B. HUMBERT, février 1980.

LISTE DES TEMOINS

- 1 AMANT Mme P. (indirect par R. Nouveau)
- 2 AUBRIOT-TAMANI Mme, 10, rue de la Paix, Toul
- 3 AYME Docteur, Châtenois (Vosges)
- 4 BALANDIER Albert, journal communiqué par son gendre R. Nouveau
- 5 BERTHIER Pierre, rue François Badot, Toul
- 6 BESANCENET (17) (indirect par M. Hachet)
- 7 BOUYS Robert, rue du Terreau, Toul
- 8 CAVADINI Robert, journal communiqué par sa veuve
- 9 CAVADINI Mme, 23, rue de Gama, Toul
- 10 CHRISTOPHE J., Mandres-aux-4-Tours (artilleur en 1940)
- 11 C. Mme, quartier Saint-Michel
- 12 C. Melle, quartier Gengoult
- 13 C. Lieutenant, appartenait en juin 40 au 100^e RI, 6^e compagnie
- 14 DELAN Mr, ancien Dr des Pompes Funèbres de Toul, Blénod-les-Toul
- 15 DELAN Melle S., 13, rue du Chaveau, Toul
- 16 DUBEDOUT Mme, 4, rue du Commandant Chaudron, Toul
- 17 D. Mr (14), quartier Navarin
- 18 ELMER Mr, gardien-chef du cimetière communal
- 19 EUSTACHE Pierre, 37, rue Michâtel, Toul
- 20 FARON Mme, 9 ter, rue Saint-Michel, Toul
- 21 FEIDT Mr, Villey-Saint-Etienne (indirect par R. Fondateur)
- 22 FELIX R., rue Porte-de-Metz, Toul
- 23 FORZY Mme, 31, rue Edouard Deligny, Toul
- 24 FOURNY Mme, rue Carnot, Toul
- 25 GENOT Mr, rue de la Libération, Toul
- 26 GERARD Maurice, 2, rue Firmin Gouvion, Toul (Secrétaire-général de mairie)
- 27 GOSSOT Henri, Bulligny
- 28 GOUSI Mme, rue Drouas, Toul
- 29 GRELLIER Mr, rue de Rigny, Toul
- 30 GUYON Chanoine, ancien archiprêtre de Toul (indirect par Mme X.)
- 31 HABERT Jean (11), 31, rue François Daunes, Bordeaux
- 32 HUMBERT Maurice (19), 29 rue de Briffoux, Toul
- 33 HUMBERT Mme née O. BRUANT (18), 29 rue de Briffoux, Toul
- 34 LAGRUE Mme, 24, rue Michâtel, Toul
- 35 LARCHER Melle, 19, rue Michâtel, Toul
- 36 LAURAIN S. (14), 9 rue Docteur Chapuis, Toul
- 37 LAVENIR Mme, rue Drouas, Toul
- 38 LUNIAUD Mme, 31, rue Joly, Toul
- 39 MARGUET Roger, bâtiment Anatole France, Toul
- 40 MARGUET Mme née G. BERNITZ (10), bâtiment Anatole France, Toul
- 41 MATTE Mme, 9, rue du 153^e RI, Ecrouves, Toul
- 42 MOUREY Robert (12), 38, rue Albert Denis, Toul
- 43 MULLER Mme G., Foyer Douzain, Toul
- 44 NOUVEAU René, 26, rue Saint-Vincent, Ecrouves, Toul
- 45 PANIN Melle Y., 26, rue Michâtel, Toul
- 46 THOMAS-GUILLAUME Mme, Résidence Croix-de-Metz, Toul
- 47 VECKER Mr et Mme, 5 rue Gambetta, Toul
- 48 VISO Mr, Bruley, Toul
- 49 ZIMMERMANN Mme, 26, rue Carnot, Toul

Les nombres entre parenthèses indiquent, dans les cas connus, l'âge des témoins non majeurs en juin 1940.

I

LA DEBACLE

A. Causes extérieures.

LA SITUATION POLITIQUE ET MILITAIRE :

Vouloir analyser l'état psychologique d'une population à une époque donnée n'est pas une tâche facile. Certes les témoins rencontrés orientent la réflexion vers quelques directions maîtresses : la 5^e colonne, le « traître de Stuttgart », les nouvelles radiodiffusées, le bouche à oreille, mais les réactions des populations civiles décrites plus loin, procèdent aussi d'un subconscient peu analysable qui cache une peur atavique de « l'Allemand », soutenue par le souvenir sanglant de la dernière guerre mondiale transmis par les parents, mais aussi l'entraînement qui fit que certains de ceux qui voulaient demeurer ont été emmenés en un mouvement de masse.

L'évolution de la situation tant politique que militaire, a contribué sans aucun doute, à semer la panique dans la population. Après un hiver 1939-1940 où on apprit à vivre en situation de guerre, de « drôle de guerre », et où progressivement on ne se réfugia plus dans les abris par usure, le printemps 1940 va connaître un réveil des hostilités.

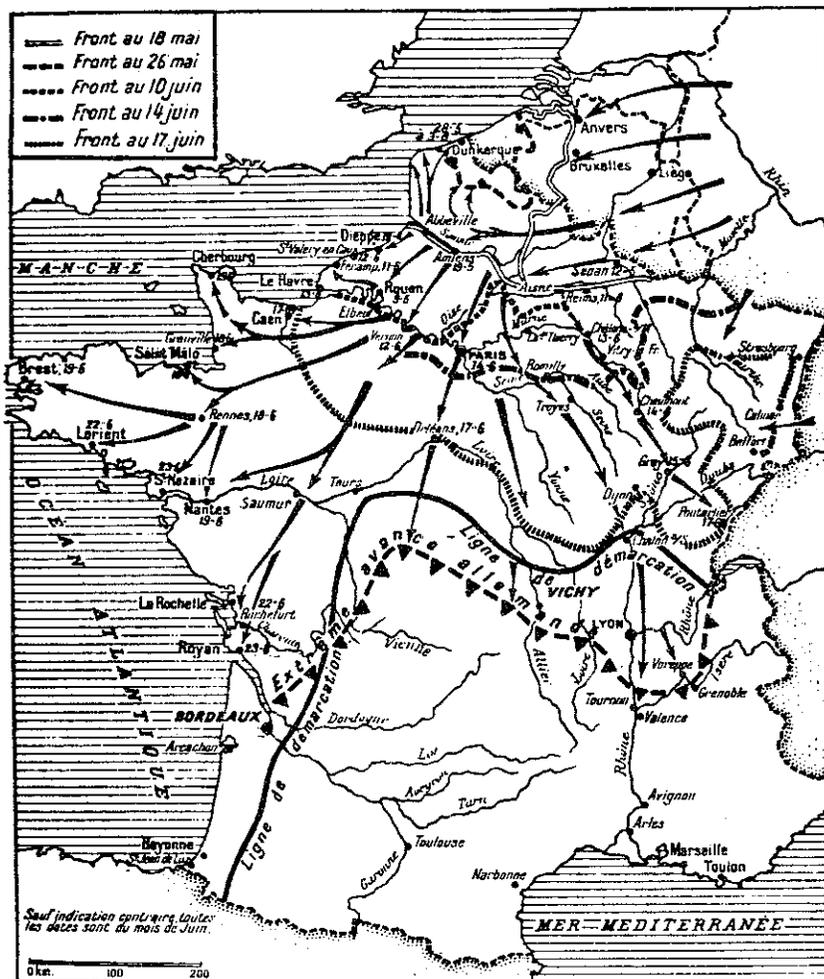
Le 10 mai à 5 h 30, les troupes allemandes entrent en Belgique et au Luxembourg. « Le cours de l'histoire de notre temps fut changé, avec des conséquences profondes pour l'avenir de tous les peuples, le jour où les armées de Hitler franchirent les frontières occidentales » (a).

La percée, effectuée du 12 au 14 mai sur la Meuse, atteint Abbeville le 20 mai et coupe en deux les forces alliées. L'armée hollandaise capitule le 15 mai, l'armée belge le 28. Le 5 juin, les blindés allemands font face au sud et attaquent le nouveau front hâtivement constitué par Weygand. Celui-ci avait dès le 7 juin conseillé au gouvernement français de demander un armistice sans retard et le lendemain il annonçait « la Bataille de la Somme est perdue ». Le 10 juin, alors que le gouvernement français quitte Paris et tente de s'installer à Tours où il ne restera que 5 jours, en Italie, Mussolini « du balcon de la place de Venise, annonce au peuple de Rome l'entrée en guerre de l'Italie » (b).

(a) LIDDEL HART (Sir Basil H.).— *Histoire de la seconde guerre mondiale (traduit de l'anglais par J.-P. Constantin)*. Paris, 1976, 741 p., cartes, P. 69.

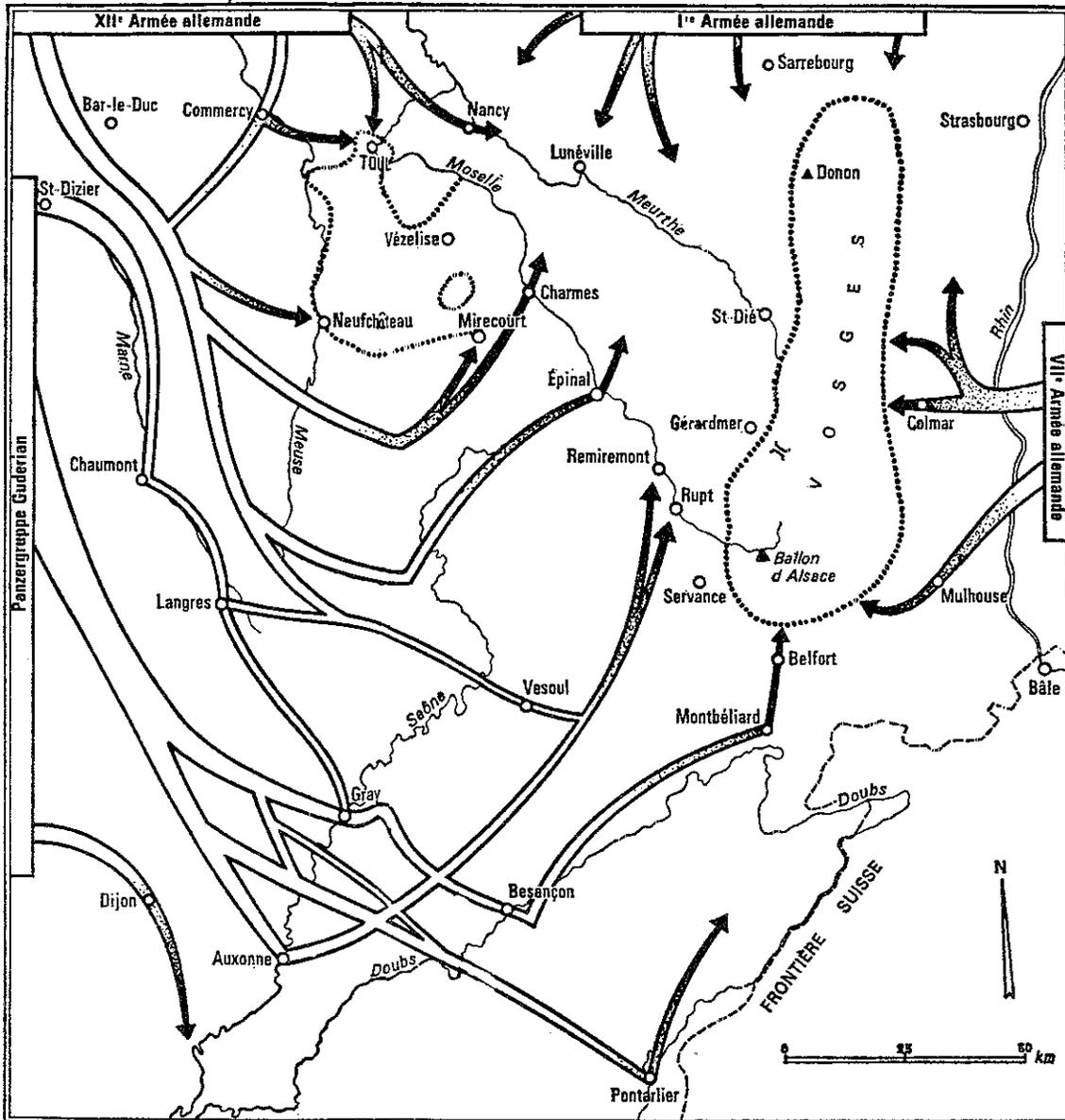
(b) LATREILLE (André).— *La seconde guerre mondiale 1939-1945 (essai d'analyse)*, Paris 1966, 364 p., cartes, p. 81.

Le général Weygand (a), qui remplaça le 17 mai le général Gamelin comme généralissime et vice-président du conseil, prend le 13 juin la parole devant le gouvernement. Il conclut, de l'examen de la situation militaire que « la capacité de résistance de l'armée française arrivait à son terme et qu'à bref délai un armistice honorable serait le seul dénouement possible »(b). Paul Reynaud, Président du conseil, s'oppose catégoriquement à cette thèse et avertit W. Churchill que la lutte continue. Devant cette poussée ennemie, et face aux divisions qu'elle fait naître au sein d'un gouvernement en fuite, les populations civiles réagissent différemment. Paris est déclarée ville ouverte le 15 juin et une proclamation



CAMPAGNE DE FRANCE
Extrait de Latreille, ouv. cité, p. 78

- (a) Maxime Weygand (1867-1965), général français, reçoit en pleine bataille de France le commandement suprême (mai 1940). Il ne peut rétablir la situation et se résout à recommander l'armistice. Ministre de la défense nationale de juin à septembre 1940.
- (b) LATREILLE, ouv. cité p. 83.



Objectifs atteints dans l'Est par les divisions des Ires, VIIe et XIIe Armées allemandes et de la Panzergruppe Guderian le 18 juin 1940, à 18 heures, quand la 58e D.I. allemande prend contact avec la défense avancée de Toul.

L'ennemi a occupé Nancy à 14 heures. Le 20e Corps ayant décroché dans la nuit, Lunéville le sera le lendemain matin à 8 heures. La Panzergruppe opérera là sa jonction avec la Ire Armée allemande, en même temps qu'à La Chapelle, au Nord-Est de Belfort, avec la VIIe Armée.

Le tracé au petit trait délimite la zone tenue dans la boucle de la Moselle, Toul à l'extrême Nord, par le « groupement Dubuisson » le 18 juin au soir. Les pointillés indiquent les deux réduits dans lesquels résistent encore ses derniers éléments le 21 juin à la nuit quand le général Dubuisson décide de négocier.

Extrait de Ordioni, ouv. cité, p. 68-69.

générale sera faite dans ce sens le 18 juin pour toutes les agglomérations de plus de 20.000 habitants. Dans les provinces, et surtout en campagne, l'arrivée de l'ennemi déclenche la peur et l'exode commence. « *Et alors que des divisions décrochaient de la Moselle vers Pont-à-Mousson et Toul, que l'infanterie de la ligne Maginot abandonnait ses labyrinthes intacts, les réfugiés du nord de la Lorraine se jetaient sur les routes affolés par ceux de Belgique et affolant à leur tour les habitants du sud* » (a).

LES MOYENS D'INFORMATION RÉGIONAUX ET LOCAUX :

C'est le vendredi 14 juin pour « *L'Est Républicain* » et le 15 pour « *L'Eclair de l'Est* » que paraissent les derniers journaux régionaux. Ils étaient pour les populations civiles, outre la radio qui était assez peu démocratisée, le seul lien qui réunissait la province à la capitale, la source d'information essentielle. Toutefois, ils ont joué un rôle modérateur dans le mouvement de panique naissant. En effet le 13 juin, alors que Weygand tient à Tours des propos, pessimistes pour certains, réalistes pour d'autres, l'Est Républicain titre « *La poussée gigantesque ne peut plus durer longtemps, le gros des forces allemandes est engagé* » et on peut lire dans un court article « *La perte de cette bataille entraînerait pour le Reich la perte de la guerre...* ». Le 14, ce même journal évoque laconiquement dans son dernier numéro « *deux rudes poussées de l'ennemi* », et le 15 la dernière parution de l'Eclair de l'Est signale que « *la poussée de l'ennemi s'étant accentuée des deux côtés de Paris, nos troupes se sont repliées de part et d'autre de la ville* ».

Ainsi, alors qu'au nord de la Lorraine la ligne Maginot est abandonnée, alors que Saint-Dizier est occupée par Gudérián (b), alors que le flux de réfugiés et de soldats en débâcle traverse notre région du nord vers le sud, les organes de presse se refusent à informer objectivement la population. Ce n'est qu'indirectement que « l'Eclair de l'Est » fait état de l'exode à l'occasion de la publication, dans son dernier numéro du 15, d'une déclaration officielle : « *Ordre du général d'armée : En raison du mouvement des troupes, le Général-Commandant l'armée se voit obligé d'interdire, à partir de ce matin 15 juin à 9 h et jusqu'à nouvel ordre, tout mouvement de voiture civile sur les routes du département... Les populations doivent savoir que la meilleure manière de protéger leurs biens et leur vie est de rester dans leur domicile...* » Toutefois la situation est si confuse que l'on peut admettre que les journaux observaient alors un mutisme prudent. P. Ordioni, engagé dans la bataille, doute lui-même des informations contradictoires qu'il reçoit. Il met en cause son informateur : « *N'ai-je pas été victime d'une manœuvre d'intoxication, d'un de ces agents de la Cinquième Colonne, déguisés en officiers français et dont on signale l'action un peu partout ?* » (c).

Sur le plan local, la lecture des encadrés révèle que la vie quotidienne se poursuit imperturbablement. Ainsi une « *Journée nationale est autorisée pour la Croix-Rouge le dimanche 16 juin* », on annonce aussi que « *la carte du combattant couleur*

(a) GERARD (Claude).— *La Lorraine contemporaine de 1870 à 1970, dans l'histoire de la Lorraine (Mars et Mercure), Colmar-Ingersheim 1977, 169 p., nb ses ill. p. 128.*

En raison de son caractère vulgarisateur, cet ouvrage offre de cette période tourmentée que constituent les cinq jours de Toul une image peu fidèle.

(b) Heinz Gudérián, général allemand (1888-1954) commande un corps blindé dans les Ardennes en 1940.

« *Le 14 juin, écrit le général Gudérián, à partir de neuf heures, les troupes allemandes entrèrent dans Paris. A la Panzergruppe Guderian, la première Panzer fut à Saint-Dizier la nuit même* ». Cité par Ordioni, ouv. cité, p. 57.

(c) Ordioni, ouv. cité, p. 36.

chamois est prorogée pour une durée qui expirera six mois après la date de cessation des hostilités (a) ». « L'examen d'entrée en 6e aura lieu dans les deux collèges le jeudi 20 juin à partir de huit heures » annonce-t-on dès le jeudi 6 juin dans l'Est Républicain. C'est tout juste si l'annonce, le mercredi 22 mai que Monsieur X., dentiste à Toul, décidait « en raison des circonstances actuelles, de fermer provisoirement son cabinet dentaire », pouvait inquiéter la population. Pourtant, c'est le manque d'information par les sources habituelles qui va, paradoxalement encourager le colportage de fausses nouvelles et amplifier l'impact, au-delà des espérances de leurs auteurs, d'actions psychologiques de démoralisation, telles la 5e Colonne et le traître de Stuttgart FERDONNET.

LE TRAITRE DE STUTTART.

La ville de Toul abritant l'escadrille héroïque des Cigognes sur le terrain de la Croix de Metz, n'a-t-elle pas été désignée comme cible par ce dernier ? « Lorsque je me remémore les ruines fumantes de Toul, je me demande si cela ne correspondait pas à ce que la radio de Stuttgart avait affirmé au cours d'une de ses émissions en janvier 1940, à la suite d'un combat aérien opposant dans le ciel de Metz 7 Curtiss français basés à Toul à 21 Messerschmidt ? Toul sera réduite à feu et à cendres, avait dit le traître » (31). R. Nouveau ajoute : « Ces chasseurs, dont plusieurs, tels Salès, Plubeau, étaient devenus des As, eurent leur moment de gloire un jour qu'à neuf, ils abattirent neuf Messerschmidt sans éprouver aucune perte. L'affaire fit grand bruit et leur valut même à l'époque, les compliments chaleureux de W. Churchill ». Au sujet de Ferdonnet, il conclut : « ne parla-t-il pas, à la radio, de la vengeance prochaine des Allemands à l'encontre d'une cité coupable de s'enorgueillir du succès de ses pilotes ? » (44). « Il a cité la ville de Toul, ce chameau » dit S. Delan « c'est à cause des Cigognes : on avait le meilleur aviateur de France et les Allemands en souffraient ! Il a même été décoré par Daladier pour avoir descendu cinq Messerschmidt » (15).

La population émue par les provocations en provenance de Stuttgart, amplifia de surcroît, celles-ci : « Il avait, disait-on, prédit l'incendie de l'Hôtel de Ville en décembre 1939 ! » (40).

LA CINQUIEME COLONNE : (b)

On vit naître en ville une véritable chasse aux sorcières. Il ne faisait pas bon être Alsacien, collectionneur d'objets militaires allemands, ou bien sûr, admirateur d'un certain idéal germanique. Ainsi un témoin nous parle de son coiffeur : « Il admirait beaucoup les Allemands. En 1938, lorsqu'ils avaient battu la France par 4 à 0 en football, n'avaient-ils pas démontré leur supériorité ? Il collectionnait les insignes des garnisons. On l'a même revu sous l'uniforme ennemi dans les premiers mois de l'occupation » (17).

(a) L'Éclair de l'Est, samedi 15 juin.

(b) L'origine du terme vient de la guerre d'Espagne. En octobre 1936 le général nationaliste Mola assiégeait Madrid. Un jour expliquant sur la carte ses opérations à des journalistes, il leur montra la progression de ses quatre colonnes convergeant vers la ville. Et à la question d'un journaliste : « Laquelle sera la première dans la ville ? », il répondit : « Qui sait ? Ce sera vraisemblablement la 5e ! ». Le général Mola entendait par là les partisans de Franco, cohabitant avec les Républicains et qui n'attendaient que l'approche des leurs, pour régler leur compte à leurs ennemis. MOLLANS (Colonel de).— Miroir de l'Histoire, n° 312, sept. oct. 79, p. 84.

Madame Lavenir qui tenait place Croix de Fûe une épicerie raconte : « Madame H. qui logeait chez R. était un espion. C'étaient des gens qui venaient de Strasbourg et qui avaient été évacués en même temps que l'arsenal d'Alsace au début du printemps. Dans la nuit du 18 au 19 juin, lors de l'arrivée des Allemands, j'ai entendu vers 22 heures, le bruit d'un galop et un ennemi appeler cette femme. Une voiture a ensuite emmené la famille » (37). Les enfants en vinrent à considérer cela comme un jeu d'adulte auquel ils s'initiaient : « un homme nous avait questionné, ma camarade et moi, sur le nombre de militaires basés à Toul. Nous n'avons rien dit car on était prévenues de l'existence possible d'espions. On a suivi l'homme jusqu'à la rue de la République près d'un café où il entra » (40).

Vrais espions ou espionite ? Il serait, en l'absence évidente d'informations sûres, bien téméraire de répondre à une telle question. Certes, la guerre qui durait avec ses « on dit » et ses habitudes, certes les émissions radio, de même que la campagne d'affichage du printemps, avaient marqué les populations et entretenu un dangereux climat de suspicion. « C'est au cours de l'hiver que cette campagne prit son ampleur. Chacun se souvient encore du fameux slogan : Des oreilles ennemies vous écoutent ! » (32). « Les gens se montaient la tête. Déjà, lors de l'incendie de l'hôtel de ville on avait vu là l'œuvre de la 5e Colonne. En fait, s'il y eut, comme c'est probable, des espions à Toul, ils n'ont certainement jamais été soupçonnés ! » (a) (13).

B. Causes immédiates.

PRÉPARATIFS ET MONTÉE DE LA PEUR :

« Le 10 mai au matin, j'étais sur le parvis de Saint-Gengoult et j'y ai rencontré Monsieur Loewenbrück qui descendait de l'église. Me demandant pourquoi j'étais déjà debout à 6 h 30 du matin, je lui répondis que j'attendais la fin de l'alerte. Il me dit alors : vous n'êtes pas au courant ? L'alerte ne sonnera jamais, les Allemands ont envahi la Belgique et le nord de la France ! Je n'oublierai jamais ces paroles ! » (38). Ce même jour, un bombardement sur la voie ferrée de contournement et divers objectifs militaires va développer un climat de peur.

Un mois plus tard, le 9 juin, devant l'avance ennemie, les bombardements s'intensifient. « Mon beau-père, ancien combattant de 14-18, avait fait partir son épouse et ses deux filles pour la Vendée : elle était inquiète de l'avance allemande » (44). « Mes parents ont quitté Toul dès le 10 juin lorsqu'ils ont appris par H. Guillaume, soldat qui revenait du front, que c'était la débâcle et qu'il ne fallait pas rester. Ils avaient peur d'être coupés de leurs filles parties dès septembre 39 dans le Jura. Ils sont partis avec leur voiture » (36).

(a) Monsieur R. Nouveau que nous avons consulté au sujet de la 5e Colonne nous dit : « Il y eut une 5e Colonne. Mais en la matière que d'exagération ! On confondit lucidité et défaitisme. Il ne faisait pas bon mettre en doute la puissance de nos moyens ! Le malheur, en ces histoires, est qu'il y eut des gens exécutés par des « excités paniqués » ! Il n'est pas de guerre moderne sans espions. Mais la 5e Colonne « a surtout » servi de voile pudique pour recouvrir bien des lâchetés et des insuffisances. En tous cas, les officiers allemands qui prirent part à la Campagne de France et sont devenus nos alliés nient formellement aujourd'hui l'existence de cette organisation et s'étonnent de notre naïveté ! ».

Le 13 juin, certaines écoles ferment. « *Paul Bert était fermée, nous étions bien contentes !* » (40). Pourtant, « *l'école Jules Ferry fonctionne encore avec3 élèves, le 14 juin, sous la férule de Madame Thomas. Lors des bombardements, nous courions depuis l'école jusqu'aux casemates Vauban. Nous riions entre nous et disions à notre maîtresse : ce coup-ci, on va gagner le Marathon ! En fait, on avait une sacrée frousse !* » (15).

« *Les jours précédents, nous avons, par précaution, creusé une tranchée dans le jardin de notre maison, rue du Commandant Chaudron, et ouvert toutes les portes des propriétés voisines* » (16). « *Dès septembre 39, les habitants du quartier Briffoux, au pied du Saint-Michel avaient construit dans les jardins, des tranchées étançonnées avec des traverses de chemin de fer vendues par la SNCF. A la moindre alerte, tout le monde s'y regroupait spontanément. Progressivement, la lassitude aidant, on s'y rendit moins souvent. Mais à partir du 10 mai 40, les bombardements de la voie ferrée de contournement nous ont rappelé à la prudence* » (32).

Pourtant au niveau des responsables municipaux, tout avait été prévu dans le cas de bombardements importants. En effet, outre les entreprises individuelles telle celle citée par Madame Dubedout, un réseau d'abris avait été constitué.

Monsieur Félix, employé à la ville de Toul dès le début de juin 1940 témoigne : « *Avec Messieurs Berard et Isai, mon premier travail consista en la consolidation des abris : casemates Vauban, Collège, passage sous la voie ferrée au boulevard Aristide Briand. Nous construisions des murs de chicanes en bois pour protéger les réfugiés des éventuels éclats. Nous rafraîchissions aussi les croix de Lorraine rouges signalant les abris officiels. Ces abris étaient placés sous la responsabilité des chefs d'ilôts qui devaient en permanence veiller à la bonne tenue de l'endroit et étaient de plus signalés* ».

Deux évènements décisifs vont intervenir le 14 juin qui vont, sinon déclencher, du moins encourager un important mouvement d'exode dans toutes les directions.

LE DÉPART DES ADMINISTRATIONS ET DES CORPS D'ARMÉES :

« *J'ai été surpris par le jour du départ : j'étais de corvée de popote et à mon retour, j'ai appris que tout le monde était parti vers 11 heures* » déclare le Docteur Aymé, alors chef de service à l'hôpital militaire Jeanne d'Arc et il ajoute « *après avoir reçu l'ordre du commandement de la 6e armée de partir, j'ai pris ma voiture, et suis parti avec mes infirmières* » (3). « *A midi, l'ordre général est donné aux troupes stationnées à Toul d'évacuer. Le dépôt 206 part comme les autres avec des armes distribuées en dépit du bon sens, sur la routede Saint-Evre. Rue de la Folie, on commence à rencontrer des soldats de toutes armes qui partent presque tous à pied, sans but précis. Nous suivons la colonne qui s'échelonne. Sous le viaduc de Valcourt, nous montons dans une voiture sanitaire avec les camarades du bureau du vaguemestre* » (8). « *Nous avons la sensation d'être abandonnées de tous, surtout par l'armée et l'aviation. J'ai vu évacuer à côté de chez moi le foyer de l'escadrille La Fayette rue Navarin, les archives furent brûlées au milieu de la rue : cela provoqua des départs et augmenta la peur de ceux qui restaient* » (17).

« J'appartenais à la compagnie électrique « Le Toulinois ». Nous avons été déplacés vers Royauveix dès les bombardements du 10 mai, et dans la journée du 14 juin nous sommes revenus vers Toul pour nous rendre ensuite à Dijon où nous devons travailler pour la compagnie électrique : La Côte d'Or » (41). « Mon père, chef comptable du Toulinois était parti, en compagnie de Madame Mougin, avec les archives dans une camionnette en direction du sud » (16). « Toutes les administrations partaient ; mon père, qui travaillait à l'annexe du Génie, dans les casemates Vauban — ancien cadastre — a reçu un ordre d'évacuation » (17). « Des gens de la Mairie disaient qu'on avait intérêt à ne pas rester sur place » (19).

« Nous sommes parties le 15 juin au matin, en même temps que la Gendarmerie. On était venu leur dire qu'il fallait qu'ils partent. On s'est dirigées vers Neufchâteau où des trains, disait-on, nous attendaient ».

« Dès le 14 juin dernier, voyant le recul de l'armée française en pleine retraite et craignant l'arrivée prochaine des allemands, une partie de la population et avec elle la presque totalité des commerçants de Toul, notamment ceux du commerce d'alimentation et en particulier tous les boulangers et bouchers quittèrent Toul » déclare Maître Miller (a), maire de Toul en ouverture de la première séance du Conseil Municipal, postérieurement à ces événements, c'est-à-dire le 15 juillet 1940 (b).

« L'arsenal regorgeait de beaucoup de choses et les militaires responsables s'étaient enfuis laissant les portes ouvertes. J'ai vu prendre de l'essence, des revolvers, des munitions ! Des enfants, certains de moins de 10 ans, s'y étaient introduits pour voler des objets pouvant être dangereux » (31).

LES BOMBARDEMENTS DU 14 JUIN.

« L'aviation allemande bombarde vers midi l'usine de Foug, et à Toul, des bombes sont lâchées et tombent rue de la République et rue Docteur Chapuis. A leur retour de Foug, les avions mitraillent les colonnes de réfugiés sur la route de Bruley et les jettent dans les fossés » (26).

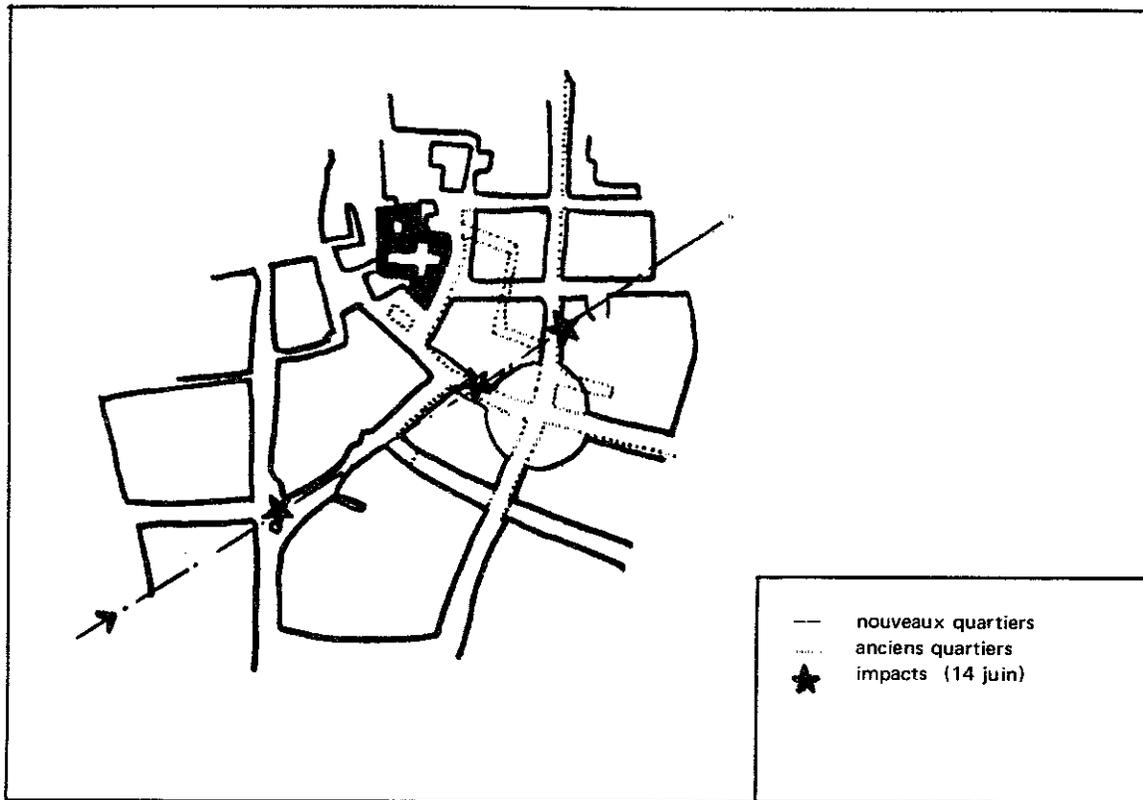
« 4 bombes sont tombées, dont une place Curel à 2 mètres environ au nord de la statue, une, rue de la République et une troisième rue Docteur Chapuis, devant chez Sixout, au moment où on rentrait chez nous. La rue s'est trouvée envahie d'une épaisse fumée noire » (22).

R. Cavadini, parti avec le dépôt 206, évoque lui aussi, ces bombardements : « A peine étions-nous installés dans la voiture sanitaire que des avions piquèrent sur le viaduc et lâchèrent plusieurs bombes autour de nous. Pas de blessés ! J'ai simplement reçu mon sac tyrolien sur la tête » (8).

« Maman nous avait tous emmenés au lavoir pour pouvoir nous surveiller. C'est ce jour-là que la ville a été bombardée pour la première fois. Je me souviens avoir vu les gâteaux de chez Thouvenot, rue Docteur Chapuis, éparpillés au milieu de la rue » (40).

(a) Henri MILLER (1884-1923), notaire, fut maire de Toul par deux fois : 1932 à 1944 et 1949 à 1953.

(b) Registre des procès-verbaux du conseil municipal (du 26 décembre 1939 au 25 janvier 1946). Délibérations. Référence I D 26, folios 41 à 45.



C. Les Toulous en exode.

Ainsi commence pour plusieurs milliers de Toulous une recherche hasardeuse, et souvent vaine, de sécurité, une course contre la mort, causée par une panique qui n'est plus imaginaire, qui est encouragée par des mouvements nombreux que rien ne vient tempérer.

Néanmoins, la mairie (a) tient bon. J'étais avec le Maire, il a téléphoné devant moi au Préfet en disant : « *il y a encore un train en gare de Toul qui suffirait pour emmener le restant de la population !* Le Préfet a répondu : *vous êtes le Maire, vous devez rester là et ne pas bouger ! Tout le personnel municipal est alors resté* » (43). C'est d'ailleurs ce personnel qui va subvenir aux besoins de ceux qui restent.

LES MOYENS DE LOCOMOTION :

Et les autres ? Ils partent dans toutes les directions en voiture, par le train, en bicyclette même. « *Avec mon vélo du certificat d'études qu'on avait eu bien du mal à*

(a) A la suite de l'incendie de l'Hôtel de Ville, le 21 décembre 1939, les services municipaux se sont installés d'abord à la Salle des Adjudications puis fin décembre, à l'école maternelle Jeanne d'Arc.

m'acheter, car il coûtait 300 f, j'avais décidé, vu mon âge, et avec d'autres comme Gérard et Meyer, de partir pour Dijon. J'avais mis sur le porte-bagage une boule de pain, du sel, de l'eau et un poignard. On n'est pas parti parce qu'on a volé mon vélo et à cause du poignard je ne pouvais pas bien sûr le rechercher » (22). « Nous voulions faire comme tous nos jeunes camarades qui fuyaient devant les Allemands car le bruit courait qu'ils emmenaient les jeunes... » confirme Maurice Gérard. « On a croisé, avenue Victor Hugo, une quinzaine de jeunes de Bruley qui partaient en vélo vers le sud. On va à Toulouse ! nous disaient-ils » (34). « Nous sommes partis avec la voiture de mon père et le fourgon de Pompes Funèbres de la famille Delan. Seul, Monsieur Delan est resté en raison du monopole » (19).

« J'ai quitté Toul le 14. Quelques jours avant, mon fils Dadou avait acheté une voiture, Heureusement ! Mon Dadou a vite fait d'embarquer les gens ! Allez, maman, il faut s'en aller ! On a mis des couteaux, des ciseaux, dans le coffre en pensant que cela pouvait servir et nous sommes partis vers le sud, direction Neufchâteau » nous dit-on avec humour (49).

« Mon beau-père qui avait fait la guerre de 14 ne voulait pas rester, aussi ma femme est partie avec la voiture de Monsieur Poirot. Ils se sont retrouvés, perdus dans le centre de la France, dans un hôtel où il a fallu se faire de la place » (47). « Ma belle sœur est partie en Bretagne, chez une tante, avec un taxi » (23).

« Maman avait vécu la guerre de 14 et on avait une peur viscérale des Allemands. Elle avait dit : Si les Allemands arrivent, partez, laissez tout... De plus une bombe était tombée le 14 et la vitrine avait éclaté. On est partis en laissant tout » (2).

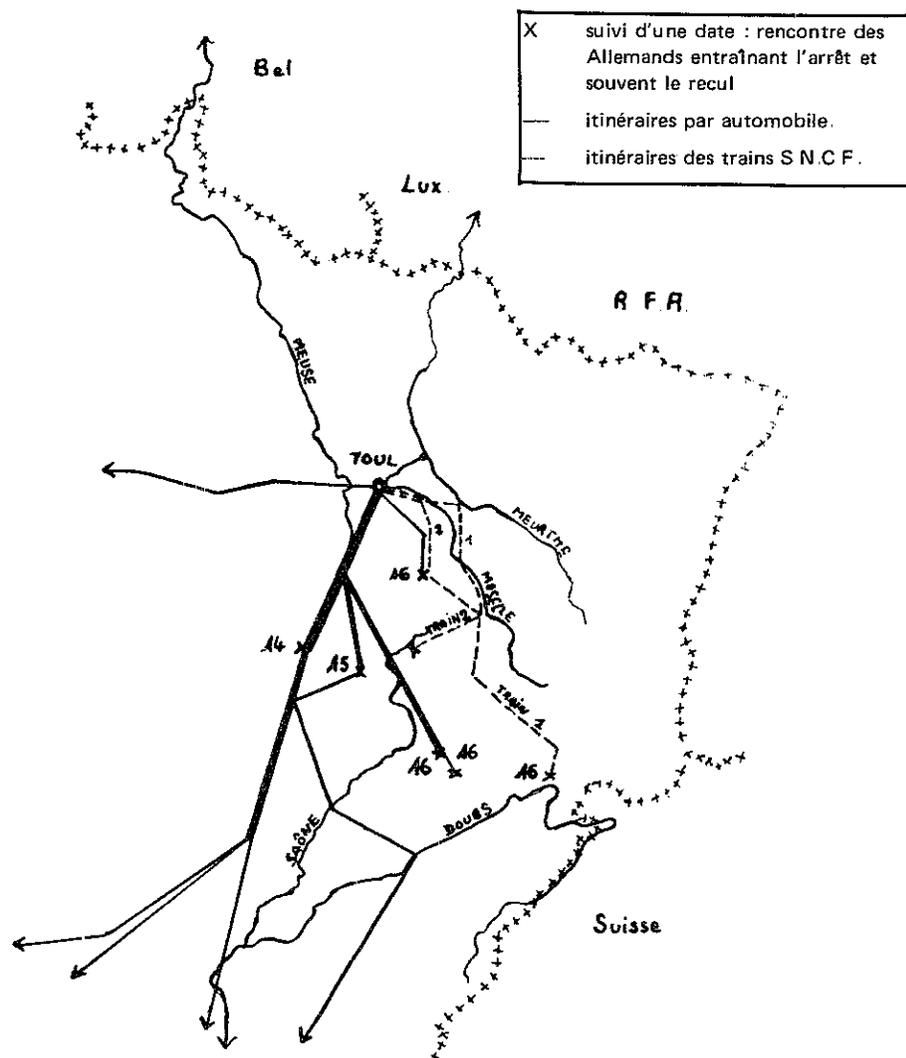
« Toute la famille, dix personnes, s'était massée dans la Talbot 8cv familiale avec un bagage minimum et quatre canards. Nous sommes partis vers le sud car mon père, plombier à l'arsenal de Toul, avait reçu l'ordre de se rendre à l'arsenal de Montpellier » (39).

« Les Tulois sont nombreux à quitter la cité, certains même avec des moyens de fortune. Mais, la ville de Toul, qui va pourtant constituer un point stratégique pour tenter d'arrêter l'ennemi, ainsi que l'apprend d'un général, Maître Miller, ne sera pas officiellement évacuée, et rien n'est prévu dans ce sens, sinon quelques trains qui permettent à certaines familles tuloises de prendre la direction du sud pour – nous le saurons plus tard – rester bloqués en Haute-Saône » (26).

LE DÉPART DES CHEMINOTS :

Ces «familles tuloises» sont celles des employés de la S.N.C.F. Pour les cheminots, en effet, deux trains sont formés dans la journée de ce vendredi 14 juin, qui vont leur permettre, ainsi qu'à leurs amis et connaissance, de quitter la ville.

Nous avons rencontré des passagers de ces deux trains. Le premier part en fin d'après-midi. « Nous avons appris dans la journée que nous serions évacués. Des personnes furent désignées pour chaque train car nous avons appris qu'il y en aurait deux, le second étant réservé à ceux dont la présence était le plus tardivement indispensable. Néanmoins mon père, aiguilleur en gare, n'a pas pu partir par le train : il est parti à bicyclette (elle lui a d'ailleurs été réquisitionnée en cours de route par un capitaine de l'armée française) ». « Le train, assez important, plus de vingt wagons certainement, des wagons couverts dits à bestiaux, est parti vers dix-sept dix-huit heures. Chaque famille de Toul et des environs emportant deux à trois valises, nous étions vingt à vingt-cinq par wagon ». « Nous avons roulé de nuit par Chaudeney, Pont-Saint-Vincent, Blainville et Aillevillers, près d'Épinal ».



« Dans le wagon, la nourriture était rare, le mécanicien s'arrêtait en rase campagne quand il pensait que l'on pouvait trouver quelque chose : certains sont allés dans des poulaillers abandonnés chercher des poules et des lapins faméliques ; d'autres sont allés remplir des bouteilles dans les caves d'un grossiste en vin dont les foudres avaient été ouverts. Un climat de psychose régnait dans les wagons même : on y avait trouvé un espion caché sous une couverture et on lui a fait la chasse : on devenait fous ! On devait aller à Cahors, on s'est arrêtés à Montbéliard. C'est peu avant cette ville que nous avons vu « nos premiers Allemands » : quelques motos et voitures passant sur la route en contre-bas. Plus tard, d'autres défilaient à travers la cité investie » (32)

Pour le second train, la voie fut, elle aussi, barrée. « Ce train venait probablement de Nancy car j'y ai retrouvé des cheminots de là-bas. Il est parti vers 21 heures » (45). Constitué de wagons à banquettes et à compartiments ouvrants auxquels on avait ajouté des wagons venant de la Concentration remplis de vivres : beurre, fruits, pain, lard, légumes secs, riz... Ce ravitaillement destiné normalement aux troupes fut salutaire aux réfugiés.

« Nous avons mis deux jours pour faire 100 km »(34). « Nous sommes partis par Pont-Saint-Vincent, Mirecourt. Bombardements en pleine gare, des gens se précipitaient sous les banquettes, d'autres dans des broussailles longeant le ballast. Après une nuit passée dans le train, nous avons dû transborder deux wagons victimes d'avaries et nous sommes partis vers Epinal, Jussey. Le lendemain matin, nous sommes arrivés à Passavant-la-Rochère en Haute-Saône, le train ne pouvant aller plus loin » (33). « Le train a été plusieurs fois bombardé par les Italiens et il y eut un ou deux morts et plusieurs blessés » (45).

DESTINS DIVERS :

Quel fut le destin de ces Toulousiens partis à l'aventure sur les routes ou sur les voies ? Certains réussirent à passer avant le bouclage ennemi des routes du sud, d'autres furent refoulés, d'autres enfin furent bloqués sur place et revinrent à Toul pendant, ou immédiatement après, la bataille. Nous avons rencontré dix-sept personnes qui ont vécu ce périlleux exode.

Certains sont rentrés quelques heures plus tard. C'est le cas de la famille Marguet qui, bloquée à Noyers, en Haute-Marne, à quelques kilomètres de Langres, par la colonne Gudérien, reflue vers Toul dès le 15 juin : *« Le 14, vers 21 h, on a vu la colonne allemande. Nous devions nous arrêter, car ma sœur de six mois avait faim. Les Allemands nous ont embauchés pour démonter les barricades de fortune installées par les paysans. Puis on s'est cachés dans les granges et on est repartis le lendemain. Au retour, nous avons croisé à Colombey-les-Belles la colonne de réfugiés qui descendait vers le sud. Auparavant nous avons été bombardés vers Neufchâteau par des avions allemands et italiens qui provoquèrent morts et blessés chez les civils et les militaires. Alors on a quitté la grande route pour utiliser des itinéraires dégagés » (39).*

Sept témoins se trouvent, dans des circonstances différentes bloqués par l'encerclement allemand et doivent attendre, dans des installations de fortune, la fin des hostilités aux endroits où ils ont été arrêtés. Ainsi le premier train des cheminots, parti le 14 dans l'après-midi, est-il arrêté à Montbéliard : *« nous avons vécu cinq ou six jours chez l'habitant dans les maisons de ceux qui étaient évacués. On fut bien accueillis » (32).*

Les passagers du deuxième train se souviennent aussi. *« Après la descente du train, à Passavant, on a été mitraillé par des avions italiens. Les habitants ne nous ont pas très bien accueillis : on est entré dans une ferme et avons couché dans la grange. Toutefois certains pouvaient dormir dans les lits car leurs occupants avaient si peur des bombardements qu'ils allaient dormir dans les bois. Nous, on en avait vu d'autres ! Des cheminots responsables organisaient notre vie : placement dans les familles, ravitaillement... Monsieur Mermet, par exemple, se dépensait sans compter » (33).*

« Les gens ne voulaient pas nous accepter. Mon père a eu du mal à obtenir une omelette dans une ferme. On a dormi dans une grange : je n'ai jamais si bien dormi ! Un grand nombre des passagers du train sont partis vers le village de Martinville, dans les Vosges, voisin de trois kilomètres environ. Nous avons réussi à trouver un vieux landau à grandes roues (il ferait fureur aujourd'hui) pour conduire les enfants. Mais à l'occasion d'une des nombreuses mitrailles, où on se jetait dans le fossé, la « charrette » a rendu l'âme. A Martinville, on nous a dit : il ne faut pas rester ici, on a eu treize bombes sur le village, sauvez-vous ! On est resté. Alors, prenez nos lits ! On a vécu là une dizaine de jours » (34).

« Quand on a dit aux habitants qu'il y avait, en queue du train, des wagons de ravitaillement, on nous a reçu à bras ouverts. Des cheminots et le maire de Passavant se sont organisés avec des brouettes et des lessiveuses pour que les Allemands n'aient rien. A l'arrivée, j'avais très peur, et je suis descendue dans les premières. J'ai dit à ma tante : on va

aller chez le curé, c'est toujours là qu'on sera le mieux. C'est là qu'on est resté. Vers le 25 juin, les Allemands nous ont demandé de rentrer. Il paraît qu'ils fournissaient même de l'essence à ceux qui possédaient un véhicule » (45).

Si les voies ferrées sont les cibles des avions ennemis, ceux-ci s'attaquent aussi aux colonnes épaisses de réfugiés, mêlés aux militaires en déroute, qui envahissent les routes.

« Au passage de la route de Thuilley à Crépey, à l'endroit où se trouve un important dépôt de munitions, deux camions chargés de bombes d'avions étaient en stationnement au bord de la route. Nous venions à peine de les doubler que ces véhicules étaient bombardés par avion et sautaient en l'air, provoquant à notre ambulance une sérieuse embardée... Des avions mitraillent les routes, nous nous couchons dans les fossés » (8).

Quelques Toulousains qui ont réussi à s'éloigner de la région, sont néanmoins contraints de rebrousser chemin. *« Partis vers le sud, nous nous sommes arrêtés à Combau-Fontaine, Saône, où nous couchons dans les serres d'un château, nous avons dû rentrer. A Soulosse, on entendait le grondement des batailles. Nous sommes rentrés le 23 ». « Ma mère et mes jeunes frères et sœurs étaient partis fin mai et nous cherchions à les rejoindre. Nous nous sommes heurtés à Bourbonne aux Allemands qui remontaient vers le nord. On décida d'aller vers la Haute-Saône, mais les militaires mettaient le feu aux convois, on s'est réfugiés dans une ferme. Au retour, il y avait des Allemands partout. Lorsque nous sommes rentrés à Toul, la bataille se terminait » (19).*

Pour les autres témoins, l'exil volontaire durera plusieurs mois, voire plusieurs années. Néanmoins le voyage comporte pour chacun des épisodes, tour à tour tragiques et cocasses. *« Installés depuis deux jours à Bourbonne-les-Bains, on a appris que les Allemands arrivaient à quinze kilomètres. On est repartis pour Vichy. Les Allemands n'arriveraient pas à Lourdes, alors nous y sommes allés ! On a réussi à trouver des gens compatissants : le directeur du funiculaire me voyant avec des enfants s'est occupé de nous. Il nous a trouvé une maison où nous sommes restés dix-huit mois. Nous sommes rentrés au cours de l'hiver 41 grâce à des bons de train que nous avait fournis le Préfet des Hautes Pyrénées, Monsieur Legentil, que nous avons connu comme sous-préfet de Toul » (49).*

« Arrivés dans le Jura, chez un garde-forestier, nous avons dormi à cinq dans un lit de deux personnes. A Bourg-en-Bresse, le dernier pont a sauté derrière nous, coupé par les Français. Nous avons ensuite, par de petites routes, rejoint Langogne, Lozère, puis Lanarce, Ardèche, où nous avons passé dix jours dans un petit hôtel » (9).

« Nous sommes partis vers Dijon où on a trouvé un hôtel. Puis on a évacué la ville. On s'est retrouvé dans ces wagons à bestiaux. Puis après une nouvelle évacuation, on est parti à pieds, sans bagages. A Cussey, on a couché dans l'école sur la paille. Nous avons enfin échoué à Mont-de-Marsan. Ce n'est qu'en 1943, après la levée de la ligne de démarcation que nous avons pu rentrer à Toul » (16).